

Poèmes

En 1940, cruellement éprouvée par la mort de ses trois fils, Louis, Paul, Noël, Fadhma Aïth Mansour Amrouche trouva un soulagement à sa peine en recourant d'instinct, comme les aèdes, les « Clairchantants inconnus » dont elle était issue, à l'improvisation poétique, dans sa langue maternelle.

C'est alors qu'elle composa sept poèmes, dont cinq à la mémoire de Paul (Mohand le Lion), Louis (Seghir l'arbre de douceur), Noël (Saâdi le petit oiseau), et deux autres poèmes destinés à protéger sa fille, alors pensionnaire de la Casa Velasquez, à Madrid, et à qui elle écrivait inlassablement, lui envoyant tout ce que sa merveilleuse mémoire pouvait encore recéler de la sagesse des aïeux et que, faute de temps, ni son fils Jean, ni sa fille, n'avaient encore fixé : ces contes, poèmes, légendes, proverbes et chants traditionnels dont elle était la dépositaire, et qu'elle avait tenu à léguer à ceux de ses enfants qui avaient le plus le culte du passé.

Ce sont ces sept poèmes que sa fille Taos recueillit de ses lèvres, traduisit en français durant son séjour en Espagne, et publia vingt-cinq ans plus tard, en appendice, dans « Le Grain Magique ».

Voulant rassembler tout ce que nous laisse Fadhma Aïth Mansour Amrouche, tant en français qu'en berbère, il nous a paru naturel de joindre ces poèmes à ses Mémoires.

NE SOIS PAS IMPATIENT

Ne sois pas impatient
Puisque Dieu est là.

Comme aujourd'hui la tristesse nous sera enlevée.
L'hiver passera tel un vilain songe,
Les froids nous quitteront
Et les nuages, les pluies et les vents.
L'herbe repoussera
Les prés en deviendront tout verts
Et fleuris de fleurs entrouvertes
Et des troupeaux y viendront paître.

L'été nous sera rendu
Et la terre se fera toute chaude.
Dans les plaines mûriront les blés
Et les fellahs n'auront plus faim.
Les oiseaux chanteront encore
Dans les arbres, entre les feuilles.
Les abricots et les pêches,
Les pommes et les mûres,
Les poires et les figues
Et toutes les richesses
Qui emplissent le monde,
Dieu les a données à ses créatures.

Mais il leur a dit :
Vous devrez travailler.
Il leur a donné la mort,
La vieillesse et l'exil,
Les maladies et les pleurs
Afin qu'ils thésaurisent le bien
Et se présentent à lui les mains pleines,
Après avoir couché dans le froid de la tombe.
Qu'emporterons-nous des biens de la terre ?
Nous les laisserons à des héritiers,
Et nous nous en irons les mains nues
De ce monde éphémère,
Car n'est éternelle que la face de Dieu.

Et Dieu leur a dit :
Si vous semez le bien
Je vous recevrai dans mon paradis.
Ceux qui ont eu faim seront rassasiés,
Et ceux qui ont pâti connaîtront ma joie.
Ceux qui ont eu froid je les vêtirai,
Et ceux qui ont pleuré auprès de moi riront ;
Ceux qui sont séparés se retrouveront
Dans mon paradis, le seul éternel.

Ne sois pas impatient,
Ne désespère pas :
Un jour nous verra sous la face de Dieu !

JE SUIS COMME L'AIGLE

Je suis comme l'aigle blessé
L'aigle blessé entre les ailes.
Tous ses enfants se sont envolés
Et lui ne cesse de pleurer.
Pitié, ô maître des vents,
Venez en aide à ceux qui souffrent.

Je suis comme l'aigle des montagnes,
Sur la roche le plus haut dressée.
Il passe ses nuits à observer le ciel
Espérant découvrir, parmi les étoiles,
Le visage de ceux qui se sont envolés.

Je prie Dieu et les amis de Dieu
Pour que lui apparaissent en rêve
Les enfants qui s'en sont allés,
Pour qu'il les voie dans l'autre vie,
Alors, peut-être, il connaîtra la paix.

GENIES DE L'OCCIDENT

Génies de l'Occident, soyez favorables
A mon enfant qui vient vers vous
Etendez sur elle votre protection.

Ses cheveux sont comme l'aile du corbeau
Ses prunelles et ses sourcils plus noirs encore,
Et ses grands cils recourbés.

Sa chair est pareille aux roses épanouies
Sur lesquelles s'est posée la rosée,
Alors qu'il faisait encore nuit.

Sa bouche est une grenade,
Une grenade entrouverte,
Et ses dents un collier de perles.

L'ambre de son cou est si clair
Qu'il devient transparent quand elle boit.
L'on croit y voir l'eau courir.

Ses mains sont toutes menues
Comme celles d'un enfant,
Elles ont la douceur de la soie.

Le Seigneur l'a créée pleine de grâce ;
Les jours où des bijoux rehaussent sa beauté,
Qu'il veuille la préserver des regards malveillants.

O mon Dieu prends soin d'elle et comble-la de joie.
Ouvre-lui toutes grandes les portes et les voies.
Peuple sa solitude, rends-lui léger l'exil
Et transfigure-la au regard de chacun.

SUIVRE LES AMES

Qu'on aimerait suivre les âmes
Au pays où elles s'enfuient.
Je marcherais la nuit, le jour,
Et les cieus je parcourrais
Pour voir les bien-aimés
Qui m'ont laissée le cœur blessé.

Qui voudrait m'accompagner
Au pays où se trouvent les âmes ?
Nous irions à leur recherche
Et nous mêlant aux oiseaux,
Nous nous élèverions en plein ciel
Vers mes enfants bien-aimés.

Qu'on aimerait suivre les âmes
Au pays où elles s'enfuient.
J'irais à travers les cieus,
Cheminant avec les étoiles,
A la rencontre des bien-aimés
Par qui mon coeur est endeuillé.

O MON DIEU

O mon Dieu aie pitié de moi
Toi qui es le meilleur
Ta volonté doit s'accomplir.

Elle doit s'accomplir, je le sais,
Mais daigne me consoler
Toi qui m'as tout donné, toi qui m'a tant repris.

Seghir, pousse de grenadier,
Avait un parler si doux ;
Le oui fleurissait sur ses lèvres.

Saâdi était un enfant
Plein d'insouciance
A la bouche chantante.

Mohand était l'aigle
Couvrant de ses ailes
Les enfants qui m'avaient quittée.

Oh ! ce jour où ils eurent des ailes,
Où s'élançant dans l'espace
Ils prirent leur vol et me laissèrent !

HIRONDELLE

Hirondelle,
Bats des ailes et hâte-toi
Vers le pays où est ma fille.

A son côté repose-toi,
Appuie la tête sur ses genoux,
Prends toutes les peines de son cœur
Pour les jeter du haut des cieux
Au fond des mers,
Et laisse-la, dans son exil,
L'âme en fête !

ME VOICI

Me voici maigre, mon teint s'est assombri,
Je suis la feuille jaunie qui se détache et tombe.
Mes cheveux sont semblables à une toison blanche,
Mon sourire s'est flétri sur mes dents effondrées,
Et ma vue s'est tant obscurcie
Que je ne puis même distinguer une épine.
La mort de mes fils bien-aimés
A laissé mon coeur meurtri.

Me voici debout comme une ombre,
Ma taille s'est inclinée,
Je suis comme l'inconnu qu'une balle a frappé.
La nuit, le jour, mes larmes coulent
Et ma peine sans fond est irrémédiable :
Ils tombèrent tous les trois en un an
Et sans que j'aie pu seulement les revoir,
Soleil, épouse ma tristesse, éloigne-toi.

Mon cœur gémit, mon cœur pleure
Les yeux de l'aigle qui n'est plus :
Je ne me résignerai jamais.
Il m'a dit ; « Mère, ne crains rien,
Tu peux me confier mes frères,
Auprès de chacun d'eux je te remplacerai,
Et je leur ouvrirai ma maison toute grande. »
J'ai pensé : « Le mal ne peut l'atteindre
Lui qui d'un jet a poussé
Comme un chérie dans la forêt ! »
Mais une tempête est survenue
Qui d'un coup l'a déraciné
Et l'a couché en plein exil.

Je pleure, mes yeux n'ont pas de répit.
Soir et matin je pleure
Les enfants dont s'est retirée la vie :
Seghir, l'arbre de douceur
A la taille flexible ;
Saâdi, le petit oiseau
Qui sur les branches d'un pêcher
Chantait du matin à la nuit,

Et Mohand, le lion
Qui a emmené ses frères.

La tempête est arrivée
Et le tonnerre, les éclairs et le vent,
La tempête d'été
Qui les a tous trois déracinés,
Tous les trois la même année.
Depuis, la frayeur m'habite, je ne suis que tremblement :
Si j'ai un ami qu'il pleure !